

Femmes chiliennes

Diane, pour Marcella

In this interview done for the Montreal feminist bulletin *Des luttes et de rires de femmes (Women's Struggles and Laughter)*, Diane reports a discussion she had with Marcella, a Chilean immigrant, on the difficulties faced by Chilean women immigrants in Québec. Marcella explains the legal status of immigrants, in particular of married women, as well as problems with childcare, jobs and language.

En cherchant à savoir comment les femmes immigrantes au Québec vivent leur situation, nous nous sommes demandées ce que les Chiliennes avaient à dire. C'est donc avec beaucoup d'intérêt (et de plaisir) que nous avons écouté une femme chilienne, parmi nous depuis deux ans, nous raconter ce qu'elle vit. C'est ce témoignage que nous tentons de transmettre le plus fidèlement possible.

Au cours de la conversation, deux points sont revenus très souvent, et semblent constituer les principaux problèmes rencontrés au Québec, soient la charge des enfants et le monde du travail.

La charge totale des enfants se fait lourdement sentir. On trouve des garderies de jour seulement, et on n'a pas la présence familiale pour assumer un peu du reste. Ou alors, il n'y a pas de garderie du tout. . . . Bien sûr, il n'y en a pas toujours au Chili non plus, mais le contexte est différent. Quand il faut travailler, et ce dans des conditions parfois loin d'être idéales, quand on tente de s'insérer dans un milieu nouveau et d'y créer des contacts, quand on poursuit une activité militante, avoir à assumer toute la charge d'un enfant se révèle très difficile. Cette situation se trouve aggravée par le fait de se retrouver dans un contexte totalement différent, sans les ressources de la structure familiale, pouvant fournir une aide dans la garde des enfants, avec encore bien peu d'amis pour apporter un peu d'aide ou avec qui échanger différents services.

Parallèlement à cela, la question de l'identité de l'enfant se pose. On veut que les enfants gardent contact avec un pays qui est celui de leurs parents, de leurs origines, mais qu'ils ont souvent à peine connu. Parti du Chili à un an, comment un enfant peut-il garder au fond de lui le souvenir d'un pays qui reste cependant bien vivant pour ses parents? Non, son pays est ici, par le biais de la garderie, de l'école, des compagnons (compagnes) de jeu, des nouvelles habitudes de vie, etc. . . . Puis, il lui est difficile de comprendre une réalité à laquelle il n'est pas confronté. Comment prendre conscience des difficultés, des luttes du Chili, dans un contexte d'abondance? Même si on limite volontairement les biens de consommation à la portée de l'enfant, pour ne pas trop l'habituer à des choses qu'elle pourrait ne pas retrouver en rentrant au Chili, elle est aussi conditionnée par la société en général, à l'extérieur de la maison. Quelle sera sa réaction en retournant au pays de sa mère?

Pour aborder le chapitre du travail, mentionnons d'abord le cas des femmes qui n'ont pas d'activités à l'extérieur et restent à la maison, tandis que le mari travaille. C'est une situation courante dans le pays d'origine, mais qui se trouve empirée par le changement de pays. Là-bas, la femme a quand même des contacts avec l'extérieur, par la famille ou les amis, peut sortir sans être dépaycée, sans problème de langue ou d'adaptation. Ici, elle est isolée, et bien mal placée pour s'insérer dans le milieu québécois, qu'elle ne côtoie pas. Mais, si elle se cherche un emploi, elle fait face à de nombreuses difficultés. C'est cette situation que nous avons approfondie.



Notons premièrement que plusieurs femmes latino-américaines n'avaient jamais travaillé dans leur pays d'origine, même parmi les plus jeunes, et ne l'auraient peut-être jamais fait si elles n'avaient pas émigré. Elles sont donc confrontées à une réalité nouvelle et parfois très dure.

Bien sûr, il y a des problèmes identiques au Chili et au Québec; c'est le même système, la même exploitation, bien que plus accentué au Chili. Mais ici, c'est pire pour les femmes: pas de garderies en usine, de mauvais congés de maternité, quand il y en a. Cela existe parfois au Chili, ou alors la structure sociale différente peut pallier (comme la famille).

Des problèmes surgissent au moment de chercher un emploi; partout, on a deux exigences principales: avoir une expérience de travail au Canada (difficile, quand on arrive à peine!) et parler les deux langues 'officielles' (quand on a déjà du mal à en parler une. . .). Alors, on parvient à se trouver du travail presque exclusivement dans les endroits qui ne demandent pas d'expérience préalable et où on retrouve donc un très haut pourcentage d'immigrants. Un de ces secteurs est le vêtement; dans l'usine où travaille mon interlocutrice, il n'y a que des femmes, immigrantes dans 80% des cas. Beaucoup de ces femmes sont venues au Québec à la suite de motivations économiques, ce qui leur donne un comportement particulier par rapport à leur emploi: elles travaillent beaucoup et très fort, font des heures supplémentaires, ne prennent pas leur temps pour diner ni leurs dix minutes de repos, commencent à 7:00 au lieu de 8:00 le matin, et ne remettent pas en question les conditions de travail. Pourtant, dans le même local, plus de cent machines à coudre fonctionnent en même temps, ce qui crée beaucoup de bruit, et de la chaleur. Comme il n'y a pas d'air climatisé, l'été c'est franchement insupportable. Les conditions hygiéniques sont très mauvaises et on travaille à la pièce, avec ce que cela implique (pression, tension. . .).

Malgré tout, la plupart travaillent sans rien dire, pour le salaire qu'on leur donne. Elles le font pour la paie, et pour garder leur emploi. Elles se disent contre la syndicalisation: elles en ont peur, et prétendent ne pas vouloir payer de cotisation. Il est de toutes façons difficile de leur parler et de leur faire identifier les problèmes qu'elles vivent: elles n'arrêtent tout, simplement pas de travailler (ce qui est peu propice à la conversation. . . et à la conscientisation).

D'autres femmes, elles, ne font que passer par ce type d'emploi. Elles travaillent juste assez pour avoir de l'assurance-chômage ou une expérience de travail. Il serait possible de les amener à réagir sur les conditions de l'emploi et à se mobiliser, mais elles partent trop vite. La mobilité du personnel est un autre facteur empêchant l'organisation.

Il y a donc un grand potentiel d'organisation parmi les femmes immigrantes, mais aussi beaucoup d'obstacles. Ainsi, cette femme latino-américaine qui avait tenté de syndiquer des femmes dans le vêtement, pour que cela fonctionne, toutes les employées devaient signer. Or, elles ont refusé, se trouvant 'bien' (sic). La crainte de perdre son emploi et les nécessités économiques poussent bien sûr à ce type de réaction, mais tout cela est loin d'améliorer les conditions de travail difficiles de beaucoup de femmes immigrantes.

Une mentalité encore fort répandue vient renforcer cela; c'est l'opinion qui veut que quand on travaille, beaucoup et fort, on garde son emploi et même on s'enrichit.

Cela peut-il être relié au mythe de l'Amérique? Existe-t-elle encore, en 1978, cette vision de l'Amérique où l'on fait fortune? Comment voit-on le Canada, les États-Unis, de loin, surtout quand on pense y immigrer?

Eh! bien, on voit l'Amérique (du Nord) comme ayant un niveau de vie supérieur, n'existant pas dans son pays. On peut y manger mieux que cela ne sera jamais possible chez soi, il y a des soins médicaux, de l'assurance-chômage, etc. . . . Bien sûr, on sait qu'il faut travailler dur pour cela, mais au moins on y gagne de l'argent. Et, malgré tout, on pense encore que c'est facile! Car dans son pays aussi, on travaille dur, ce n'est rien de nouveau, et pour beaucoup moins. En Amérique Nord, au moins, tout ce travail rapportera quelque chose!

Même chez les gens plus conscients, le mythe perdure quand même. On connaît la réalité de l'Amérique (surtout des États-Unis), on l'analyse, on sait son rôle économique et politique, ses contradictions, et pourtant, on croit que ça sera facile. Oh! bien sûr, on a ici des choses qu'on n'a pas (et qu'on aurait peut-être jamais eu) dans le pays d'origine: mais tout ne va pas si bien et on le gagne très durement.

Face à cela, surgit le problème de la consommation. On est confronté à beaucoup de choses nouvelles, inaccessibles avant. Alors, plusieurs immigrants achètent, achètent et, quand la paie y a passé, s'endettent. C'est souvent là que mène le mythe. . .

Un autre problème que vivent particulièrement les Chiliens, est celui de la séparation des couples. Au Chili, il y a le cadre familial, les activités politiques communes, les mêmes buts et les mêmes luttes. Dehors, les activités changent, la politique n'occupe plus la même place, tout préside à la séparation. Le désir de continuer la résistance, même s'ils sont à l'extérieur du pays, les pousse à essayer de faire plus ici, à s'impliquer plus activement. L'homme et la femme vont donc souvent chacun de leur côté, diversifient leurs occupations, délaissent la famille. Il y a aussi un plus grand besoin de s'occuper de soi-même, en opposition au couple, ce qui n'existait pas avant. Tout leur contexte commun est changé et cela brise plusieurs couples.

Un autre phénomène qui peut contribuer à ces scissions est le fait que la perception de la femme se modifie. Avec un niveau de vie plus élevé, les conditions de la femme à la maison changent, elle n'a plus la même somme de travail à faire, son rôle évolue. Le contexte général est différent aussi. Au Chili, on trouve plus naturel que la femme serve l'homme; c'est ce qu'on a toujours vu sa mère faire, c'est ce qu'on s'apprête à faire aussi. Et même si on n'est pas d'accord, c'est comme ça partout autour de soi. On a par le fait même très peu de façons de réagir, de modifier sa situation.

Ici, l'environnement met plus en lumière le phénomène de domination-homme-femme, le machisme, qui ne peut être remis en question dans le pays d'origine. Soudain, cette oppression tranche par rapport à la société québécoise, où on n'est pas encore libéré, mais où on la remet de plus en plus en cause. Car au Québec, plusieurs femmes n'acceptent plus cette domination, qui a longtemps fait partie aussi de nos structures sociales comme 'vérité révélée'. Des femmes chiliennes trouvent ainsi un cadre propice à une dénonciation des rôles stéréotypés homme-femme, ce qui affecte souvent le couple, formé dans un autre contexte.

Devant les problèmes que pose l'immigration, les réactions sont parfois différentes selon les motivations de départ. Quand elles sont économiques, même si ce qu'on vit est difficile, on se dit que ça ira mieux après, que notre travail nous rapportera quelque chose, et on passe par-dessus. Quand on est venu pour des raisons politiques, c'est un peu différent. Le point principal de ce type d'immigration est, justement, qu'on n'avait jamais pensé à immigrer avant. Certaines personnes préparent leur départ de leur pays, cherchent le pays d'accueil où la situation sera la plus favorable, les conditions d'emploi les meilleures, font leurs démarches, se font à l'idée de partir. . . . Mais pour d'autres, la nécessité du départ survient brusquement, et de façon parfois urgente. Presque du jour au lendemain, on se voit forcé de partir, sans y avoir jamais pensé. Partir où? On n'a même pas le choix: pour le premier pays qui voudra bien nous accueillir. C'est ainsi que, devant les restrictions imposées aux réfugiés politiques, ceux-ci se dirigent où ils peuvent, et des familles peuvent être fractionnées dans différents pays.

Une fois rendu dans le pays-hôte, tout d'abord, on ne pense qu'à retourner, on tourne un peu en rond, on attend fébrilement le moment de rentrer. Puis, on réalise que la situation évolue lentement, qu'on devra attendre deux ou trois ans, peut-être cinq ou dix, ou qu'on ne rentrera jamais chez soi. Alors on commence à prendre sa situation de façon plus optimiste, avec moins de tension, et à se faire au milieu.

Quant aux positions par rapport à la lutte des femmes, disons que, de par leur implication politique dans leur pays d'origine et les circonstances de leur 'immigration', les femmes chiliennes sont très souvent politisées et voient la question-femmes de façon plus générale. Les femmes au Chili sont confrontées à la dictature, aux problèmes des prisonniers politiques et des disparus, à une situation économique difficile. Plusieurs ne voient donc pas la lutte articulée principalement sur l'oppression des femmes. La lutte est perçue de façon plus globale, ne touchant pas que les femmes.

Parallèlement, il est nécessaire que les femmes se regroupent et identifient leurs problèmes spécifiques, car il faut toujours partir de son quotidien pour se sensibiliser; quand on peut, par exemple, partir de la situation vécue au travail, c'est facile, mais pour beaucoup de femmes à la maison, ce n'est pas possible. Il est souvent difficile de rejoindre les femmes et d'autres femmes regroupées peuvent, en effet, s'y employer. Mais il est important d'en arriver à une lutte globale, de relier la question-femmes à des problèmes plus généraux.

Cependant, alors que les groupes politiques chiliens traitent les problèmes politiques dans leur ensemble, les femmes de la résistance extérieure se penchent sur la situation propre aux femmes, cherchent un appui extérieur aux femmes du Chili, et se regroupent pour s'aider mutuellement avec leurs enfants.

Et c'est ainsi que cette femme chilienne perçoit sa présence au Québec: contribuer à nouer cette solidarité si importante, mais aussi, refaire ses forces, vivre ici sans être absorbée par cette société, et se préparer à retourner.